

## La bataille de l'inertie

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5<sup>ème</sup> étage, porte gauche. Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4<sup>ème</sup> étage, et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçu de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».

Judith ouvra la porte et la poussa progressivement jusqu'à entrevoir les collants opaques d'une vieille dame se balançant avec grâce dans son rocking-chair en bois, couleur vers-gris, qui semblait tout droit sorti des vieux films américains. Une odeur âcre et tenace parcourait les différents couloirs de l'appartement qui menaient au salon où rêvassait l'habitante des lieux. Une fois la porte ouverte, l'odeur lui saisit fermement les narines et elle n'alla pas plus loin. À l'intérieur, le bruit d'un volet malmené par le vent tapait sur le mur extérieur de l'appartement et sonna pour Judith la sensation d'un château abandonné.

« Veuillez m'excuser, Madame, dit-elle d'un ton bas, comme une enfant maladroite qui aurait fait une bêtise, je crois bien m'être trompée d'étage. »

Pourtant, Judith n'avait rien d'une personne maladroite, bien au contraire. Elle exerçait le métier d'infirmière à domicile depuis une dizaine d'années, un métier difficile et chronophage mais qu'elle chérissait plus que tout au monde. Elle était reconnue par tous ses patients comme une professionnelle de qualité, dévouée à son travail et au bien-être des malades dont elle s'occupait, même si depuis quelque temps, elle paraissait plus triste et davantage préoccupée.

Le drame avait pénétré sa vie quand on diagnostiqua à sa mère un cancer aux ovaires à son stade ultime, une maladie difficilement diagnosticable, qui accorde la survie à une poignée de chanceux ayant reçu un traitement précoce. Cela faisait plusieurs mois que Judith voyait sa mère dépérir ; une matinée de Mars, les premières douleurs apparaissent, des douleurs acerbes dans le ventre et les intestins, plus tard, son crâne se dégarnit et une fatigue permanente lui tailladait les muscles, puis ses forces finirent par l'abandonner, et lorsque que celle-ci perdit son autonomie vitale, Judith décida de s'installer à son domicile pour s'occuper d'elle, sacrifiant le peu de liberté qu'il lui restait. Depuis maintenant quelques semaines, sa détresse était si profonde qu'une confusion mentale lui gangrenait l'esprit, tel une éclipse aveuglante, elle avait plongé sa mère dans un silence éternel et irrévocable qui l'isola définitivement du monde. Plus aucun mot ne sortait dorénavant de sa bouche, seulement quelques gémissements aléatoires, lorsque, par malheur, la morphine ne faisait plus effet.

Judith était vierge de l'innommable, sa vie monotone n'avait encore jamais permis un drame de quelconque nature – j'entends par là, ceux dont la vie nous offre en cadeau et que nous pensons pouvoir éviter au sacrifice d'une vie platonique et aseptisée – mais n'en était pas moins lucide pour autant : elle avait conscience qu'elle aussi y passerait un jour, ce qui la différençait de bon nombre de ses contemporains. Dès lors, elle savait que la mort de sa mère remettrait tout en cause, telle une tornade ontologique qui balayerait le fondement même de son existence, et cette simple pensée faisait naître chez elle un dégoût profond pour son passé et pour la femme qu'elle avait été. Elle ne dormait guère plus que quelques heures par nuit, somnolent parfois au chevet de sa mère, sursautant à chacune de ses respirations incertaines, ce qui la plongeait dans une folie ou la mort lente mais irrémédiable de cet être cher lui parviendrait comme seule et unique forme de libération.

À sa question suivit un long silence déstabilisant et Judith n'eut comme simple réponse le grincement régulier du rocking-chair vert-gris. Inquiète, elle ouvrit définitivement la porte d'entrée et posa délicatement sa mallette d'infirmière à ses pieds, attentive à l'atmosphère dérangeante qui se dégageait de l'appartement, puis elle fit un premier pas à l'intérieur.

Quand elle lui fit face dans le salon, la vieille dame plaqua ses chaussons au sol et leva difficilement ses deux bras aux ciels. Le visage ahuri, on croirait qu'elle avait vu un ange, mais aucun mot ne parvenait à sortir de sa bouche pourtant grande ouverte.

« Madame Reignac, chuchota Judith d'une voix douce, est-ce tout-va bien ? »

En réalité, elle avait déjà entendu parler de cette mystérieuse Madame Reignac : plusieurs de ses patients l'avaient régulièrement côtoyée au club de tarot du centre-ville où la vieille dame avait fait forte impression : emprunte de mauvaise foi et de tricherie, l'association de tarot avait décidé, après seulement quelques mois, de la mettre à la porte, à la grande joie des adhérents. Un événement retentissant dans cette association de quartier et tous les membres dont Judith s'occupait lui avait commenté l'affaire dans les moindres détails, fustigeant sans relâche le comportement enfantin de la vieille dame, menteuse et manipulatrice. Bien que cela ne restait pour elle que des rumeurs de vieillards qu'elle écoutait d'une oreille à demi-attentive pendant les soins, tous ces dialogues se bousculèrent dans sa tête à l'instant même où elle franchit le pas de la porte.

Toujours figée dans une posture d'exaltation, la vieille dame revint tout d'un coup à la vie :

« Ma fille ! Ma charmante fille ! s'exclama-t-elle, enfin vous voilà, cela fait si longtemps que je vous attendais ! »

— « Voyons, je ne suis pas votre... » ses lèvres se figèrent ; elle reconnut dans les yeux de la

vieille dame un regard qu'elle avait déjà constaté à de nombreuses reprises dans sa carrière, un regard évanoui et deux yeux livides corrompus à la nostalgie, en somme, la dégénérescence de la conscience et l'avènement de la sénilité.

« Prenez-vous vos médicaments ? » Repris Judith d'un ton presque chantant, rusant de son expérience pour amadouer sa patiente. La veille dame opina du chef, puis quand elle aperçut la mallette d'infirmière posée sur le seuil de la porte, afficha un visage austère en fronçant les sourcils. Judith insista une fois de plus, mais sa question resta sans réponse : à la manière des clowns de cirque, la veille dame prenait un malin plaisir à se soustraire aux questions en ricanant d'une voix moqueuse.

Ce comportement l'intriguait au plus haut point et une idée brève et singulière la parcourut ; comme si sa visite n'était pas anodine et qu'elle avait poussé la porte de cet appartement en pleine conscience. « J'aimerais tant être dans sa tête. » pensa-t-elle, et cette réflexion soudaine lui rappela une conversation avec sa mère, quelques mois plus tôt, quand celle-ci pouvait encore parler. C'était une nuit, une nuit de plus à son chevet, à souhaiter désespérément l'aube. Dans l'obscurité de la chambre à coucher, les deux femmes allongées sur le lit se caressaient les cheveux en fixant le plafond.

— « Maman, dis-moi ce que ça fait ?

— Quoi donc ?

— Dis-moi ce que ça fait d'attendre la mort.

— C'est comme disparaître.

— Et quoi d'autre ?

— Eh bien, c'est comme avoir chaud et froid en même temps, comme naviguer sans boussole dans la brume... Tu vois ? C'est comme désespérer du sursaut pendant un terrible cauchemar. »

Dehors, un vent du nord soufflait bruyamment, le soleil peinait à percer.

Ses bras nus frissonnèrent quelques instants lorsqu'un courant d'air glaciale s'infiltra dans le salon et fit danser les rideaux. Elle se retourna en direction de l'encadrement de la porte, toujours grande ouverte, mais constata que la fine anse de sa mallette demeurait parfaitement immobile. Elle se souvint alors des paroles de Monsieur Morel, patient du Boulevard de Stalingrad et ancien partenaire de tarot de Madame Reignac, qui lui avait compté une histoire excentrique pendant ses soins hebdomadaires : il avait appris que toutes les portes de l'appartement avaient été retirées il y a quelques mois, après que madame Reignac avait chuté lourdement en ouvrant la porte de la cuisine. Par colère ou par folie — Monsieur Morel,

patient du Boulevard de Stalingrad, privilégiait plutôt cette dernière option — elle avait fait méthodiquement retirer toutes les portes, les remplaçant par des toiles blanches, semblable à des linceuls. Naturellement, avec les fenêtres ouvertes, le vent glacial pouvait maintenant s'engouffrer sans obstacles dans les différentes pièces de l'appartement.

Quand Judith lui fit de nouveau face, la vieille dame alluma une cigarette, fuma quelques bouffées rapidement recrachées, puis l'éteignit dans une coupe de jardin rempli d'eau qu'un voisin lui avait donnée comme cendrier par peur qu'elle ne déclenche un incendie, tant celle-ci fumait inconsidérément. La tête en l'air et un peu résignée, Judith contemplait les décorations disparates qui occupaient la majeure partie des murs du salon, ce qui créait une sensation de promiscuité et donnait à la pièce une pesanteur suffocante. Elle pensa qu'elle ne pourrait jamais réaliser des soins dans cet appartement, tant la sensation d'oppression lui paraissait inconfortable.

Perchée sur une antique table de berger, une magnifique statuette en ébène représentant un guerrier baoulé menaçait Judith d'un œil perçant. Une lance à la main, il gardait attentivement le repos de la vieille dame et Judith ne pouvait s'empêcher de l'observer secrètement du coin de l'œil.

« Madame Reignac, s'il vous plaît, dites-moi qui s'occupe de vous ? » lança-t-elle pour briser le silence.

— C'est vous, c'est ma fille ! C'est vous !

— D'accord. Et depuis combien de temps ne m'avez-vous pas vu ?

— Oh ! » soupira Madame Reignac, sans répondre à la question. Elle continuait inlassablement son manège provocateur en se pavanant dans son rocking-chair toujours en mouvement. Une fois de plus, elle narguait son interlocutrice d'un air hautain, ce qui déplu fortement à Judith. En se rapprochant d'elle, elle devina la provenance de l'odeur nauséabonde qui lui avait nouée l'estomac à son arriver, et après un énième haut-le-cœur, en conclut que Madame Reignac n'avait certainement pas bougé de ce rocking-chair depuis quelques jours. Bien que le temps la pressait, une certaine obsession avait aliéné ses pensées et l'empêchait de laisser la démente à son sort ; était-ce dû à la fatigue des heures passées à s'occuper de sa mère, à l'épuisement dû aux insomnies qu'elle collectionnait, ou était-ce peut-être l'image que renvoyait la vieille dame qui, ricanant dans ses propres déjections, affichait haut et fort son irrévérence pour la déchéance et sa fatalité. Et puis après tout, pensa Judith pour se convaincre, sa fille, la vraie, finira bien par arriver pour s'occuper de sa mère. Mais poussé par cette obsession qui lui dévorait l'esprit, elle voulait aider cette inconnue, communiquer, ne serait-ce que quelques instants de plus, avec cette créature si étrange et

pourtant si familière.

Elle tenta une nouvelle ruse pour obtenir son attention :

« Oui, c'est moi ! Ta fille ! », s'exclama-t-elle, et le visage de la vieille dame s'illumina, c'est moi qui t'aide à vivre, n'est-ce pas ? C'est moi qui te fais la toilette ? »

Elle lui fit un signe d'approbation et Judith repris brusquement espoir.

« Allez maman, laisse-moi t'aider, tu veux bien ? Dis-moi où sont tes médicaments ?

— Les trois boîtes jaunes, un de chaque, répondit-elle d'un ton sec, en pointant du doigt un tiroir de la table basse.

— Il me faut la prescription.

— Elle est avec. »

Judith prit les boîtes de médicaments et alla remplir un verre d'eau dans la cuisine. À son retour, elle lui tendit le verre avec les trois comprimés : un contre l'hypertension artérielle ; un autre contre le diabète et un dernier contre l'arthrite. Madame Reignac se redressa avec précaution puis les avala d'une seule traite en finissant son verre.

— Je vais te faire la toilette.

— Ça ira. Comment va ton mari ?

— Il va très bien, il ira mieux si tu me suis dans la salle de bain.

— Bien, Bien... marmonnai la vieille femme. Et les enfants ? Combien ils sont déjà ? Deux, trois ?

— Deux voyons ! improvisa Judith.

— Dis, tu les couvres bien t'es mômes, hein ? Il fait un temps de chien en ce moment.

— Maman... soupira-t-elle, donne-moi ta main, je vais te faire la toilette ! »

Elle attacha ses longs cheveux bruns en rabattant sa frange de sorte à former un chignon, puis replia ses manches pour se mettre à l'aise. Son visage découvert impressionna la vieille dame qui la fixait maintenant avec un regard incertain ; ses deux yeux rivés sur le visage de l'infirmière, elle secouait son majeur en l'air comme pour vouloir dire quelque chose.

Une fois à l'aise, Judith lui tendit le bras pour l'aider à se redresser.

« Aller ! Prends-moi la main. », lui dit-elle.

La vieille femme leva son bras droit et pencha son buste en direction de Judith, mais, contre toute attente, pivota sa main et lui fit un geste obscène.

« Assez ! » conclut Judith en lui agrippant l'avant-bras de force, venez avec moi dans la salle de bain ! » La vieille dame retira sa main dans un geste brusque, laissant apparaître les traces d'ongles de Judith sur sa peau cassante. « Vous n'êtes pas ma fille ! hurla-t-elle dans une terreur nouvelle, assassine ! Au secours ! »

Judith fit un pas en arrière, soudainement hébété. La veille dame se tut, habilla son visage d'un sourire narquois, puis reprit peu à peu son mouvement de balancier, le mouvement du malheur, désespérément envoûtant. Judith fixait avec les yeux noirs les va-et-vient du rocking-chair vert-gris, dont les deux pâles épousaient le sol suivant une cadence si précise et régulière qu'elle lui paraissait infernale. Toujours à bonne distance, sa mémoire se perdit dans une brume épaisse qui finit par envelopper le reste de son champ de vision, et l'espace d'un instant, elle fit abstraction du monde, ses yeux toujours arrimés aux deux pâles en mouvement. Une angoisse sourde montait depuis sa poitrine et s'accélérait à chaque balancement infatigable du rocking-chair, puis quand elle s'abandonna enfin à ces mouvements, l'effroi la saisit : les muscles de ses bras se raidirent, ses jambes devinrent du plomb et plus haut, la raison fit place à l'instinct.

« Madame, par pitié, arrêtez-moi ce rocking-chair ! », supplia Judith d'une voix d'outre-tombe.

« Maman ! », hurla-t-elle une dernière fois, les yeux injectés de sang.

La tornade s'était tut et le calme revint difficilement, douloureusement. La frénésie fit place à un ordre nouveau : la tête du guerrier baoulé, jadis protecteur des lieux, cherchait tristement le reste de son corps sur le parquet du salon ; les débris du rocking-chair vert-gris jonchaient un sol noyé dans une flaque trouble noircit par les mégots. Dehors, le vent continuait à souffler à en faire applaudir les volets.

Judith arracha un rideau blanc de ses fixations, puis le disposa calmement sur le corps inanimé de la veille femme. Au même moment, sur le seuil de la porte, des plaintes déchirèrent le calme de la scène : elles interpellaient Judith dans une langue lointaine et obscure, indéchiffrable par les sens. Un courant les balayait par vagues successives, mais elles revenaient sans relâche d'un horizon nouveau. Judith les entendait, elle les écoutait, les laissait sillonner son cerveau et repeupler ses pensées, mais était toujours dans l'incapacité physique de leur répondre et ce sentiment si unique lui était encore inconnu ; c'était comme avoir chaud et froid en même temps, comme naviguer sans boussole dans la brume, c'était comme désespérer du sursaut pendant un terrible cauchemar.

Quand les voix se rapprochèrent jusqu'à frôler son épaule, Judith se retourna pour leur répondre :

« Ne rien pouvoir faire me rend folle. », murmura-t-elle, en essuyant ses larmes.

Ce jour-là, Judith avait rencontré un très vieille ami de l'homme, certainement son plus fidèle compagnon : celui qui mène à la souffrance et la déliquescence d'un corps, son enlaidissement et son agonie, puis qui continue inexorablement son œuvre destructrice, même quand après la bataille, l'homme avoué vaincu protège son corps dans l'intimité du tombeau. Au 32, avenue du manoir, 4<sup>ème</sup> étage, porte gauche, gisait madame Reignac, morte ou peut-être inconsciente, victime collatérale d'une bataille éternelle contre l'inertie.